

## Préface

Faire une anthologie sur l'utopie en 2016 ? Quelle idée... Le monde actuel ne s'y prête guère.

Tout est parti d'un constat. En tant que rédacteur en chef de *Géante Rouge*, le fanzine annuel associé à *Galaxies*, j'ai reçu – et donc lu – des centaines de textes, issus pour la plupart d'auteurs amateurs. Quels sont globalement les thèmes abordés par ces textes ? La guerre – dans les étoiles ou sur Terre –, la dictature, voire la dystopie, les catastrophes écologiques, les zombies, tout cela débouchant régulièrement à la fin du monde, sans espoir.

Sans espoir.

Très peu des nouvelles reçues pour *Géante Rouge* m'ont fait rêver. Il s'en est trouvé de belles, de poétiques, d'intelligentes : toutes celles-là, j'ai essayé de les publier. Mais peu m'ont offert l'évasion. Et encore moins le *sense of wonder* qui a longtemps été l'apanage de la science-fiction.

Parallèlement à cela, j'ai eu plusieurs conversations informelles avec Laurent Gidon, qui déjà par le passé avait souligné un autre problème de la SF francophone contemporaine : l'omniprésence du conflit. La plupart des textes sont basés sur une résolution, souvent violente, d'un conflit. Une anthologie est née de cette réflexion : *Contrepoint*, parue en 2012 chez ActuSF. Un recueil au final intéressant en ce sens que tous les auteurs ont joué avec la contrainte, consistant à évacuer toute résolution de conflit de leur trame narrative.

Aussi ai-je été tenté à mon tour de lancer un projet similaire, qui ne s'intéresserait plus à la narration, mais bien au fond, à l'idée même. Il me fallait des auteurs qui me rendent l'espoir. Et je ne suis pas le seul à le demander. Divers projets sont en cours. Un premier est déjà paru : *Rêver 2074. Une utopie du luxe français*. Mais c'est un échec, essentiellement de par son idée de base : comment le luxe peut-il servir une utopie quand il est par essence rare et cher ?

Mais d'autres donc, prendront la relève, notamment chez ActuSF – encore. Et c'est une bonne chose. Pour autant, la présente anthologie, *Avenirs radieux*, n'a pas la prétention d'être utopique. Car l'utopie repose sur une certaine part de naïveté : peut-on y croire, sachant que l'Homme n'est pas parfait ? Au contraire, il me fallait des textes crédibles. J'ai donc sollicité des auteurs dont je savais qu'ils seraient capables d'écrire quelque chose dans ce genre, et ouvert simultanément un appel à texte.

Le résultat a été surprenant. Il n'a pas été facile de faire des choix parmi les trente-cinq textes reçus. Les premiers critères d'éliminations n'ont pas forcément été toujours objectifs : ils portaient sur la qualité de l'écriture, la maîtrise de la langue, le style, bref des choses très ordinaires dans ce genre de projet. Question de goût, le plus souvent. Puis sont intervenues les questions de fond : une poignée de textes étaient à mes yeux hors sujet. Ce qui ne veut bien sûr pas dire qu'ils étaient mauvais. Reste donc ceux qui étaient dans le sujet. L'originalité de l'idée de base n'a pas forcément été au cœur des critères de sélection. Il est parfois fort bon d'en retourner à l'Âge d'Or, quand on le fait bien.

Ce sont donc en tout quinze textes qui composent cette anthologie. Quinze textes pour trois parties : « Y aller », « y être », « avoir conscience d'y être ». « Y aller », parce que l'utopie ne se construit pas en un jour. Aussi les récits qui composent cette partie peuvent être durs, très durs même. Mais il subsiste en eux une parcelle d'espoir. « Y être », parce que certains auteurs ont osé l'art difficile de l'utopie, malgré tout. Mais avec un certain sens du réalisme, notamment psychologique : il subsiste des failles. Ce sont ces failles que les textes d'« Avoir conscience d'y être » exploitent, parce que, je l'ai déjà dit, l'Homme n'est pas parfait, et surtout l'Homme n'est pas uniforme. On peut toujours proposer un système équitable et équilibré, il se trouvera toujours des gens qui ne s'y sentiront pas à leur place. Que devra-t-on faire d'eux ? La réponse ne sera pas forcément apportée ici. Aucun de ces textes n'a réellement l'intention de proposer un programme politique détaillé. Il s'agissait juste de rendre espoir, même si pour cela il fallait montrer que la tâche sera difficile.

Patrice Lajoie

## Y ALLER

*Né en 1975, Laurent Kloetzer, seul ou avec son épouse Laure, est l'auteur de huit romans ou recueils de nouvelles de science-fiction et de fantasy. Son roman Anamnèse de Lady Star, paru chez Denoël en 2013, a été honoré du Grand Prix de l'Imaginaire, du Prix du Lundi et du Prix Rosny aîné.*

### **Laurent Kloetzer : *Le Bunker du Monde***

*Voici, la jeune femme est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.  
(Isaïe 7,14)*

*Deuxième année après le Satori.  
Mardi 2\* décembre, huit heures du matin.*

Comment continuer sans toi ? Je renâcle à me mettre à cette lettre, ce journal, le mémo du capitaine. Le capitaine n'est plus là pour le lire, à quoi bon ? Nous disions que le village était peuplé de fantômes, j'écris pour y croire encore un peu, pour guetter le tien. Tes mots me manquent, la lame de ton jugement, pour jeter un peu de lumière dans l'obscurité du monde, guider mes choix. J'aimerais être seul, détaché du groupe Lumen, d'Hélène, de Marius, de Suzanne. De Saraï. Rester avec mes livres, ne rien faire qu'à pleurer. Il paraît que c'est interdit et je sais que, où que tu sois, tu le refuses. Ok. Ne pleurons pas. Pensons. Aide-moi.

La journée d'hier a été un désastre. Stefano est mort. Le second collapsus est là, sur nous, comme un orage attendu trop longtemps ; les types de l'Admin se sont pointés, une expédition de pillage déguisée en mission d'assistance. Guillaume les a accueillis bien en amont dans le vallon, au niveau de la gare, ils avaient trois camions, des voitures, il n'y avait plus rien de la Sécurité Civile dans leur démarche. Nous avons entendu les tirs dès huit heures, ils ont démolé le sommet du silo à l'arme lourde, ce sont les détonations qui nous ont prévenus. Stefano a calmé tout le monde, je suis allé prendre ma place comme les autres, dans la forêt sur la route de Juriens. Je devais protéger l'accès à l'abri PC, je n'avais qu'un seul chargeur, à moitié plein et la commande activant les mines placées dans l'accès à l'abri. Je n'ai pas eu à m'en servir et je n'ai pas tiré un seul coup de feu.

Ils sont arrivés avec leurs camions, par la route cantonale et par le chemin du vallon en parallèle, ils balançaient leurs appels avec des haut-parleurs, *ralliez-vous, présentez-vous au contrôle, amnistie pour les fraudeurs, mort aux terroristes, amnistie ! Amnistie !*, je ne comprends pas comment ils ont pu imaginer accrocher des gens avec ça, avec ce qu'ils avaient déjà fait. La situation dans les villes doit être épouvantable. Dimanche dernier, Saraï est partie avec ses copines jusqu'au Milieu-du-monde (je sais ce que tu penses. Mais comment veux-tu que je l'en empêche ?), elles ont mené une reconnaissance jusqu'à la cimenterie. Saraï prétend que les cultures ne rendent rien, qu'ils n'ont plus d'intrants, qu'ils doivent crever de faim derrière leurs barbelés. Je ne sais pas ce qu'elle y connaît, mais Stefano la prend au sérieux.

Ça a chauffé très fort au niveau de la tuilerie tout comme devant le château De Lerber. Stefano a dit : ils faut leur donner envie de ne jamais revenir, tout le monde comprend ça maintenant : il voulait dire *aucun survivant*. Ça a tiré, explosé, jusqu'à midi, je voyais de la fumée s'élever par dessus les toits, j'avais ordre de ne pas bouger, je n'ai pas bougé, à vrai dire je pensais que c'était fichu. De ce que j'ai compris, un des camions a passé la barricade, ils ont arrosé les maisons dans le centre du village, ils ont pris des otages, les sœurs Eberwald qu'ils ont arrachées à leur maison. Après, je n'ai pas les détails. Guillaume dit que l'ordre était : *pas de quartier*, que le camion avait des vitres blindées. J'ai vu l'épave, elle va traîner longtemps contre la fontaine, c'est un VBL français. Un peu après midi, les soldats de

l'Admin ont tenté de quitter le camion à pied. Je ne sais pas ce que Stefano aurait dû faire, je pense qu'il craignait qu'ils tentent de pénétrer dans l'école où les gosses étaient encore cachés sous leurs tables, c'est à ce moment qu'il a été abattu, les hommes disent : personne n'a rien pu faire.

Nous avons attendu le coucher du soleil dans la crainte, il a fallu rétablir le périmètre avec des troupes réduites et des blessés. Maria a pris le fusil et laissé son mari blessé à la maison. D'autres femmes ont fait pareil. Je n'avais pas tiré, pourtant j'étais choqué, je ne suis pas fait pour ça, vraiment pas. Le conseil s'est réuni à six heures, j'ai aidé à faire l'appel et à établir le bilan : chez nous neuf hommes morts. Andam, Jean-Philippe, Matt, Patrice, Luc, Noah, Karim, le grand Lorin, Stefano. Le groupe de l'Admin était de vingt-trois, dont douze professionnels, les autres étaient des chauffeurs, des pillards. Ils ont laissé des armes, des protections, quelques munitions et la mitrailleuse lourde sur le toit du deuxième camion. Personne chez nous ne sait s'en servir.

Tu n'aimais pas Stefano mais si nous sommes encore en vie c'était grâce à lui. Qu'allons-nous devenir ?

### *Mercredi*

Il a gelé. Saraï est rentrée à la nuit, elle a refusé que je fasse du feu. Des fougères de glace se sont déployées à l'aube sur les vitres, j'ai pleuré parce que j'ai pensé que tu les aurais photographiées. Je les ai prises avec ton appareil, c'est idiot parce que je n'ai plus rien pour développer les argentiques. Hier soir, le conseil s'est de nouveau réuni, Maria a parlé tout le temps, elle tenait un discours de folle, c'était impossible de l'arrêter. Elle parlait d'aller dans le sud, de fuir l'hiver, elle voulait prendre les garçons avec elle, monter une caravane, elle dit qu'il y a plus de solidarité sur les bords de la Méditerranée, que là-bas nous échapperons aux planificateurs et aux soldats de l'Admin ou de l'Union, qu'il n'y aura aucune restriction alimentaire, toujours les mêmes rumeurs qu'elle fait tourner sans rien de sérieux pour les appuyer. Le fait nouveau c'est que maintenant François a dit « pourquoi pas ? » et j'ai compris qu'il la croyait, que le rêve du libre Sud l'avait contaminé. Il était prêt à quitter la maison de famille avec ses enfants, une partie de ses bêtes et à prendre la route du sud. C'était le délire complet, ils imaginaient qu'en se mettant tous en route, en passant par le col des Rousses, on contournerait les barrages de l'Admin, qu'on avait assez de réserve pour tenir jusqu'en février. Maria avait son point de chute, son village de famille dans le Roussillon, elle décrivait les maisons comme si elle les voyait par delà la brume et il y avait un pouvoir dans sa voix parce que je les voyais aussi. J'avais envie de lui hurler qu'il n'en restait sans doute rien de ses vieilles pierres, que c'était une ruine, comme tout le reste... Ivan a levé la séance, nous n'arrivions à rien, mais tu connais son autorité, ils sont restés tard à discuter et moi aussi.

D'une certaine manière Maria m'a contaminé, mais je n'aime pas les pensées qui me sont venues alors. J'ai pensé que j'avais toujours le pass alpha. Je sais ce que tu en penses, mais mes informations sont toujours plus récentes que celles de Maria, je connais le nom d'un des officiers du camp de Valdahon, je t'en avais parlé, le capitaine Delisle. Les rejoindre serait passer de *l'autre* côté, celui des armes et des barbelés. J'y aurais pourtant ma place et le pass m'autorise à prendre quelqu'un avec moi.

Maria n'a pas tort. Nous n'avons plus aucun avenir ici, il ne reste plus assez d'hommes pour défendre le Vallon, pas assez de forces pour construire des murailles, trop de femmes, trop de vieux, trop d'enfants. Elle voit les temps qui viennent : si l'Admin n'est pas capable de venir piller nos réserves c'est que ses forces sont trop réduites. Nous savons qu'il y a des bandes de marcheurs à Yverdon plus sauvages et plus nombreuses et qu'au cœur de l'hiver ils auront faim. Ces enfants tournés dingues, les bêtes-hommes.

Au fond c'est toi que j'aimerais convaincre. Il faudra cinq jours pour aller jusqu'à Valdahon, en progressant avec prudence. Saraï viendra avec moi, elle pourra vivre en sécurité et moi travailler. Il faut se décider vite. Je lui en parle ce midi, nous partirons demain à l'aube. Elle est débrouillarde et s'en accommodera.

*Mercredi – nuit.*

Ce midi, pas de Saraï. Je l'ai cherchée partout, elle n'est pas venue au collectif. Il y avait du travail tout le temps, nous comptons les morts et les vivants, planifions les réserves, personne ne demande pour qui ni pour quoi, Suzanne maintient à ce sujet une saine ambiguïté. J'ai cherché Saraï à la moindre occasion, j'ai entendu les médisances à son sujet. Même si ce n'est pas moi qui lui ai appris à tenir un fusil, je suis quand même le responsable. Au couvre-feu toujours pas de Saraï, Ivan prend la garde de nuit. Je l'ai entendue rentrer vers minuit, je l'ai attrapée avant qu'elle parte se coucher, j'ai cru opportun de m'ouvrir à elle de mes projets à ce moment. Elle était épuisée, n'a dit que des idioties, j'aurais dû me taire et attendre le matin. Bonne nuit.

*Jeudi – un peu après midi*

Elle a dit : « Personne ne part. Jamais ni nulle part. »

Elle m'a concédé un quart d'heure de conversation au réveil, décoiffée, faisant une toilette de chat à l'eau glacée. Elle n'a rien voulu comprendre, parlé fort, sans aucune considération pour les oreilles des petits Nicod ni surtout de leur mère dans la pièce à côté. J'aurais du la gifler, la remettre en place, la faire taire, mais j'en ai toujours été incapable. Elle a dit : « nous restons ici, l'avenir est ici. Pour moi et même pour toi. L'occasion n'a jamais été meilleure.

— Comment oses-tu dire ça ? j'ai demandé.

— Je ne dis rien que ce que je vois. »

Je tentais de baisser la voix et elle riait, parlait fort, exprès, et sa voix sonnait comme une cloche claire comme si elle voulait faire jaillir ce que je ne pouvais dire en public tenu comme j'étais par le secret de la commission des ressources. Je me suis retrouvé à mener une bataille sur un terrain que je n'avais pas choisi, elle m'a mis en colère. Elle a dit : « nous n'avons plus d'adversaires. Je n'ai pas choisi, je ne l'ai pas voulu, j'aurais préféré les convaincre mais parfois le ciel nous aide.

— Depuis quand crois-tu au ciel ?

— Est-ce que tu es idiot ? Il faut ouvrir les yeux et lire les signes des temps. »

Ma propre expression renvoyée dans la figure, déformée. Je lui en ai voulu, je te le promets. Tu aurais su quoi dire, comment la prendre, je n'ai aucun sens des opportunités, elle a quitté la maison sans dire où elle allait, victorieuse.

Je suis allé aux Granges, avec ce qui restait du club des hommes, aider quelques heures, jusqu'à ce qu'une fausse alerte nous force à redescendre. Mais là, en travaillant avec ce qui restait du club, j'ai fait ce que je n'avais jamais osé faire, poser des questions sur Saraï. Avouer en public mon incompetence. J'ai bien sûr eu droit aux sarcasmes de François, mais j'ai aussi appris du nouveau. Il y a au village une sorte de nouveau groupe, un parti qui ne s'exprime pas au conseil parce que comprenant trop de jeunes. On y retrouverait Saraï, Laeticia, leurs deux copines serbes de Premier, les jumelles de Champvent, mais aussi les fils Sankhov, même si j'ai un doute pour Zacharie et ce benêt de Claudio. Cette jeunesse serait associée avec les Aéliens de la tuilerie et se réuniraient à la cure avec la bénédiction de Sylvia. Le discours de François était ferme : des coups de cravache, pour rétablir l'ordre ; puis préparer les provisions, les voitures, les chevaux, établir l'ordre de marche ; lui, au moins, on sait où il va, il prépare l'exode. J'ai eu peur de lui, soudain, peur que quelqu'un ait entendu parler de mon pass alpha.

Saraï a de nouveau disparu.

*Vendredi – soir*

Ils vont la tuer. J'ai été aveugle.

Je n'ai pas voulu voir ni entendre. D'abord je l'ai retrouvée hier soir, elle a tenu le même discours aberrant que d'habitude, je ne sais pas si elle tentait de me convaincre ou si elle répétait. J'étais épuisé, j'étais retourné travailler l'après-midi, j'avais mal au dos et plus rien pour m'apaiser et je n'ai pas osé lui demander un massage.

Elle s'est assise en tailleur sur le matelas, à moitié nue. Elle s'est épanouie dans notre époque horrible, elle est devenue très belle, et pire, elle s'en moquait. Je me sentais mal à l'aise de voir comment les autres la regardaient, les polygames en puissance, tous ces connards qui se croient investis de l'autorité de Dieu par leur fusil. Et moi même, si près d'elle, qu'est-ce que je ressens vraiment ?

Elle parlait, je somnolais, épuisé, elle a annoncé tout ce qui allait advenir : personne n'allait partir, sauf peut-être les candidats au suicide, eux on ne pouvait plus rien pour eux. Les gens allaient être raisonnables, parce qu'ils voulaient vivre, qu'ils suivraient le chemin de la vie, qu'il n'y en avait aucun d'autre qui valait la peine d'être suivi. Elle parlait avec ta voix, ton accent, tout comme avec toi j'ai aimé sa manière de m'empêcher de m'endormir. J'ai dit oui, oui, mais je ne savais pas ce que j'approuvais.

Durant la matinée nous avons préparé l'enterrement de Stefano et des autres. Tout se passait dans la discipline et dans l'obéissance, son ombre était encore parmi nous, pour la dernière fois. Il n'y avait pas école aujourd'hui, les enfants nous aidaient à célébrer les morts, j'étais chargé d'aider à préparer leur part de la cérémonie. Guillaume a rapporté la nouvelle : une forte bande de marcheurs est arrivée en bas d'Orbe où ils ont passé la nuit, nous comprenons tous qu'ils ont faim, d'après Guillaume ils sont plus d'une centaine, avec des armes à feu. Plusieurs chemins s'offrent à eux, mais nous ne sommes pas très loin... Je n'ai rien dit aux enfants mais ils paraissaient sentir quelque chose. La plus grande fierté de Marius était de tirer la salve en l'honneur de son oncle et moi je me sentais mal de lui mettre déjà un fusil entre les mains, sans lui dire en plus qu'il devrait s'en servir bientôt.

La cérémonie a eu lieu à quinze heures, Saraï et ses amies étaient auparavant auprès de Sylvia pour le cortège des vierges, à ce qu'on disait. Je sais maintenant qu'elles préparaient leur coup, François m'avait pourtant averti hier. Mais elle, l'athée, auprès d'une pasteure évangélique...

Elles ont attendu la toute fin de la cérémonie. J'ai pleuré, j'avais froid, j'avais peur, une partie des gars n'étaient pas là, plantés en amont sur la route et sur les hauteurs pour voir venir l'ennemi. Nous étions de retour au moyen âge et nous enterrions celui que nous avions sans le dire choisi pour être notre seigneur. A cet instant, je me suis fait la promesse de parler sérieusement à Saraï et de la convaincre. Lui parler *en homme*. Quel naïf, tu peux rire de moi...

Ils avaient sorti les tables et allumé les torches et un grand feu à deux pas du cimetière. Le soleil venait de passer derrière les montagnes, c'était l'heure de cette ombre froide d'hiver que tu as toujours détestée ici. Quand tout le monde a eu un verre en main, Saraï a été la première à prendre la parole. Elle est montée sur la remorque avec sa longue robe blanche, ses cheveux tressés, les autres filles étaient près d'elle, Laeticia, Paulina, les jumelles, quelques autres et, à la périphérie, Zacharie, Marius, Claudio, chacun avec leur fusil de cérémonie. La vision était belle, elle a capturé l'attention de tous. Saraï a levé la main, ouverte.

« Je voudrais maintenant faire une offrande pour les morts et pour les vivants. »

Une des jumelles lui a passé le couteau, elle a fait briller la lame à la lueur des torches, que chacun voie et se rende compte. Puis elle l'a passé dans sa nuque et a coupé sa tresse, qu'elle a jetée au sol devant elle.

Les autres filles avaient des couteaux, et elles l'ont imitée, toutes ont jeté au sol leurs cheveux, pour les morts et pour les vivants, en sacrifice, et personne n'osait parler devant ce geste. Et elles ont déchiré les robes blanches et les ont jetées au sol et se sont transformées. En dessous elles portaient leurs chaussures de marche, des pantalons de treillis et immédiatement les garçons auprès d'elles leur ont distribué les fusils cachés dans la remorque. François été le premier à comprendre qu'ils avaient forcé l'arsenal. Au moment où il allait crier, Saraï a tiré au ciel. « Ecoutez-moi ! Finies les larmes ! Nos morts nous rappellent qu'il faut se tourner vers les vivants, vous tous ! Nous voulons vivre ! Les Nations sont mortes, l'ancien monde est mort, enterrons-le... L'Admin nous vole ? Nous l'enterrons ! Mais nous refusons l'exode, ce pays est le nôtre, nous restons ! »

Je ne me souviens pas du reste, c'était confus et passionné comme chaque fois qu'elle parle et les hommes se sont dirigés vers elle pour « faire taire la petite conne ». J'ai entendu et senti venir des horreurs, et ils m'ont regardé pour que j'agisse (« c'est la tienne, celle-ci ! »), ils ont marché vers elle mais elles ont pointé leurs fusils et j'ai vu qu'elles savaient les tenir. Les hommes n'avaient pas de

munitions, la bande de Saraï en avait. Et puis ce n'était pas si simple, personne n'avait envie de se battre. C'est Maria qu'on a entendue ensuite, elle seule avait la force et la colère suffisante pour se faire entendre.

« Nous n'avons plus d'hommes, plus de munitions, plus d'électricité. Nous n'avons pas assez de réserves, et pas de protecteur, et juste les murs de nos maisons. Et tu vois venir l'hiver et tu sais qu'il sera dur. Nous ne voulons pas voir crever les gamins dans un pays sans espoir. Et si ce n'est pas cette année, ce sera l'année prochaine. Tu rejettes l'Admin mais seule l'Admin aurait pu nous protéger des marcheurs. Que ferez-vous s'ils viennent ? »

Que ferez-vous s'ils viennent, je n'entends plus que ces mots, maintenant. Parce que Maria était folle de douleur et que je crois qu'elle prophétisait. S'il y a un ciel, qu'il vienne à notre aide, si je veux vivre je sais que je dois partir, je le peux encore. Je n'ai besoin que de cinq jours de réserves...

Saraï a parlé à son tour, elle a tenté de répondre à Maria, on ne comprenait plus rien, c'est Sylvia qui a calmé le jeu, elle aussi était dépassée par ses vierges aux cheveux coupés, même en étant leur complice, elle ne devait pas tout savoir. Ivan a servi le vin, nous avons levé nos verres aux morts et les nouvelles amazones ont bu avec nous, puis nous sommes retournés vers le village dans une procession méfiante. Je suppose que Saraï espérait que chacun passerait la soirée sur son idée, et je voyais que beaucoup ne voulaient pas partir, que les enfants ne voulaient pas partir, que les vieux ne le voulaient pas non plus, que Saraï leur avait donné une voix et un peu d'espoir. Elle paraissait savoir ce qu'elle faisait, est-ce que j'étais le seul à me rendre compte qu'elle n'était encore qu'une gamine ?

Arrivés sur la place, nous avons tous entendu claquer les sabots du cheval de Guillaume. Il est arrivé au milieu de nous, il suait la peur.

« Ils sont à Bofflens ! »

La nuit tombait. Demain matin, ils seraient là. Ils étaient cent cinquante, avec des armes à feu et des couteaux. Nous ne pouvions les affronter en rase campagne, ils allaient de toute façon passer par la forêt, nous harceler, maison par maison.

Que feras-tu s'ils viennent ?

Elle l'avait envisagé. Nous avons convoqué une assemblée d'urgence dans la salle des chevaliers. Nous pouvions partir, maintenant, en laissant presque tout derrière nous. François était partisan d'attaquer, de les faire fuir en provoquant parmi eux le plus de morts possibles, les marcheurs n'aimaient pas rencontrer une résistance solide, tout le monde le savait, mais nous manquions de munitions et d'hommes pour mener un assaut. Il avait fermé son visage, il n'entendait plus que folie autour de lui, folie de l'exode de Maria, folie de Saraï et de sa bande, alors il cherchait sa propre folie, quelque chose qui ait un sens, mourir pour les siens. Et Saraï, perchée sur la cheminée a fait sa proposition.

« Je vais négocier.

— Ceux qui leurs parlent meurent !

— Parce qu'ils ont peur. Si je meurs, c'est que j'avais tort, vous ne perdrez pas grand-chose. Si je vis, vous gagnerez du temps pour décider de la suite.

— Ils vont te violer ! Te tuer ! Tu nous feras perdre un fusil !

— Donnez m'en un de cassé. Je ne compte pas tirer. J'ai bien l'intention de revenir. »

Et elle était si belle et si incongrue avec ses cheveux mal coupés et sa tenue de chasseur des collines qu'ils l'ont écoutée. Ils ont compris qu'en la sacrifiant ils gagnaient du temps. Je ne pouvais plus rien dire, j'ai trop attendu, en toutes choses, pour lui parler, pour la retenir, pour fuir. Le second Collapsus, tout s'effondre d'un coup, l'Admin, maintenant le village. J'ai tout laissé faire, je n'avais plus de voix, je voudrais partir, maintenant, mais je ne peux pas. J'y pensais, lâchement, dans la salle des chevaliers, comme tous ils entouraient Saraï, l'agneau sacrificiel, qu'on la leur donne, aux marcheurs, bon débarras. Je pouvais encore partir seul, ou emmener un gosse avec moi. Laeticia et Claudio ont rejoint Saraï, ils partiraient avec elle, étrange équipage, une folle, une épileptique, un obèse.

Pardon, je n'ai pas su la retenir.

Elle voulait partir dès ce soir, il était cinq heures, elle n'allait pas loin, Guillaume les accompagnerait à cheval jusqu'à Croy, ils feraient seuls les derniers kilomètres. Je n'ai pas supporté ça. Juste avant de partir, Saraï est venue vers moi, elle m'a embrassé sur la joue.

« Attends-moi, je reviens. »

LA SUITE DANS LE RECUEIL